

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 66 (2004)

Artikel: La passion de Thomas Phillipps
Autor: Jurot, Romain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-818243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Erudit autodidacte, collectionneur extravagant

LA PASSION DE THOMAS PHILLIPPS

Quand le «prince des bibliophiles», un anti-catholique forcené,
écumait les couvents fribourgeois
à la recherche de manuscrits et de livres anciens.

ENTRETIEN AVEC ROMAIN JUROT



Comme tout gentleman bien éduqué, il voyagea sur le continent et parcourut la Suisse pittoresque un carnet de croquis à la main. On connaît de lui deux dessins: l'un représente le château de Bulle, l'autre un plan de l'ermitage de la Madeleine. Mais ce n'est pas pour son talent graphique, assez modeste en vérité, que Thomas Phillipps (1792-1872) prend place dans l'histoire culturelle de notre canton, c'est par les nombreux achats qu'il a opérés dans les bibliothèques des couvents fribourgeois: près de 80 livres anciens dont plusieurs incunables et de précieux manuscrits, à commencer par la *Chronique autochtone* de Nicod du Chastel (vers 1450). C'est en la cataloguant avec les manuscrits médiévaux de la BCU que Romain Jurot¹ fut amené à s'intéresser à cet extravagant collectionneur.²

– *Phillipps correspond-il au portrait-robot du touriste britannique en Suisse à l'aube du XIX^e siècle? Soit un jeune homme de noble extraction, cultivé, vivant de ses rentes et sacrifiant avec plus ou moins d'ennui au rite du Grand Tour...*

– Pas tout à fait. D'abord, ses origines sociales sont roturières. Il porte le titre de baronnet mais son père, issu d'une lignée de fermiers, est marchand de cotonnades. Thomas, qui est un fils illégitime, n'a jamais connu sa mère. Son anoblissement, relativement tardif, a sans doute été favorisé par son mariage avec la fille d'un officier, un major-général. Thomas a de l'argent, oui, mais il ne peut en disposer que dans certaines limites. Son père lui a laissé en mourant (1818) des revenus considérables, tout en prenant ses dispositions pour l'empêcher d'entamer le capital. La passion collectionneuse de Thomas s'était en effet manifestée de bonne heure, au point qu'il s'endettait facilement

pour acheter des livres anciens: d'où la prudence paternelle. Cultivé? Il a certes étudié dans de bonnes maisons, à Oxford, assez pour faire de la correspondance en latin de cuisine; mais ce n'est pas un intellectuel de haut vol. Scientifiquement, il ne fait pas le poids, de l'avis de professionnels comme son contemporain Madden, le conservateur des manuscrits du British Museum, qui le traite de parfait abruti. En somme, il a bien des traits de l'autodidacte, ou de l'érudit de village.

– *Plutôt sympathique, non?*

– A condition de fermer les yeux sur d'autres aspects de sa personnalité. C'est un père tyrannique, un mari odieux, capable de colères épouvantables. Anglican, il cultive une haine obsessionnelle des catholiques romains, dont l'Acte d'émancipation (1829) le rend furieux. Il édite contre eux des libelles, il leur interdit par testament l'accès à sa bibliothèque! Surtout, il est totalement dévoré par sa passion de bibliophile, c'est un malade qui vendrait femme et enfants pour augmenter sa collection.

– *Mais pourquoi vient-il en Suisse, et quand?*

– Il voyage sur le continent parce qu'il traverse une passe financière difficile, et qu'il veut prendre du champ par rapport à ses créanciers comme à sa passion de bibliophile. Il quitte l'Angleterre le 11 août 1822 pour Paris, et par Neuchâtel il arrive à Berne où il séjourne du 4 septembre au 30 juin de l'année suivante. C'est un choix qui m'étonne un peu, car Phillipps, qui savait le français, ne parlait pas l'allemand. Peut-être a-t-il été convaincu par un coût de la vie plus bas qu'à Lausanne ou Genève? Il ne voyageait pas seul, mais accompagné de sa femme et de deux domestiques; le couple avait laissé ses deux filles aînées en Angleterre, une troisième allait naître à Berne, justement.

– *Et que fait-il de son temps?*

– Il visite Berne et sa région, prend part aux mondanités de l'aristocratie locale. C'est un homme méthodique, notant avec minutie chaque événement, chaque voyage et chaque dépense, conservant et classant chaque lettre, en sorte que nous sommes bien renseignés sur son emploi du temps. Nous savons aussi qu'il dispose du guide de Johann-Gottfried Ebel³ pour préparer ses excursions, dans l'Oberland pour commencer: Lauterbrunnen, Grindelwald, Meiringen, le Haslital... Pour en venir à ce qui nous intéresse de plus près, à savoir ses trois passages à Fribourg, nous pouvons les dater avec précision: le 30 octobre 1822 (aller et retour dans la journée), puis du 10 au 12 juin 1823, enfin du 1^{er} au 6 juillet de la même année, lorsqu'il prend le chemin du retour vers l'Angleterre. Le programme de ces déplacements comprend tous les *musts* touristiques de l'époque, les monuments publics de la capitale, l'ermitage de la Madeleine et la vallée du Gottéron. A quoi Phillipps ajoute les visites à des bibliothèques privées et conventionnelles, car il n'a pas oublié sa vieille passion, et durant ce voyage il reste à l'affût de toutes pièces pouvant enrichir sa collection.

– *Quel accueil reçoit-il chez les Fribourgeois?*

– Il semble être bien reçu partout, mais enregistre des succès variables. Il fait affaire avec les jésuites de Saint-Michel et les cisterciennes de la Maigrauge. En revanche, ses propositions d'achat se heurtent à un refus courtois mais ferme à Hauterive et aux Augustins. Côté privé, s'il peut se frotter les mains en sortant de chez les Praroman, il fait chou blanc chez le chanoine Fontaine.

– *Qu'obtient-il de la famille Praroman?*

– Deux manuscrits médiévaux, l'un daté de 1512 et renfermant des chroniques de Berne et de Zurich, l'autre – du XV^e siècle – contenant la *Chronique* fribourgeoise de Nicod du Chastel. Acheté en 1823, ce codex fut mis en vente à Londres une trentaine d'années après la mort de Phillipps, et le directeur de la BCU à l'époque, Max de Diesbach, fut assez avisé pour l'acheter, de sorte qu'il se trouve aujourd'hui à la BCU.

– *Pourquoi les Praroman l'avaient-ils cédé?*

– Par besoin d'argent, je suppose. Cette très ancienne famille noble de Fribourg était alors en voie d'extinction. Phillipps eut affaire à une veuve, Marie de Praroman née de Boccard, qui venait de perdre son mari Joseph († 1822), et à sa fille Agathe. Outre les manuscrits, ces dames essayèrent de lui vendre deux collections, l'une de minéralogie, l'autre de peinture – pas loin de 300 tableaux. L'Anglais, qui devait tout de même calculer ses dépenses, déclina l'offre. Il fut relancé, mais sans plus de succès, par les dames de Praroman, qui désespéraient de trouver acheteur dans une petite ville comme Fribourg.

– *Et chez le chanoine Fontaine, comment se passe la visite?*

– Il y a là quelque chose de curieux, une véritable énigme. Le chanoine Fontaine, âgé d'environ 70 ans à l'époque, un savant aux connaissances encyclopédiques, est à la tête de collections renommées, et surtout d'une très riche bibliothèque, dont Phillipps ne peut ignorer l'existence – elle est signalée dans le guide d'Ebel. Or, quand il relate sa visite au chanoine, le bibliophile anglais n'en parle pas. La conversation des deux hommes semble avoir roulé exclusivement sur le cabinet de curiosités du chanoine, toutes sortes d'objets relevant de l'histoire naturelle, et sur ses tableaux. Phillipps se dit très impressionné par une nature morte, d'un peintre suédois, figurant un lièvre avec beaucoup de réalisme. La perfection de l'art, proclame-t-il, est dans la ressemblance avec la nature. Mais, encore une fois, pas un mot sur la bibliothèque de Fontaine, qui devait pourtant intéresser Phillipps par dessus tout.

– *Comment l'expliquez-vous?*

– Je ne peux faire qu'une hypothèse. Si l'Anglais connaissait l'existence de la bibliothèque, le chanoine, lui, devait avoir eu vent de la réputation de son visiteur. Et il ne lui a pas montré ses livres, parce qu'il ne voulait pas courir le risque d'être mis sous pression, ou sollicité de façon trop insistant par le bibliophile.

– *Dans les couvent, du moins, on n'a rien caché à Phillipps?*

– Il semble avoir été reçu partout avec confiance. A la Maigrauge, il est même impressionné par la mère abbesse Marie-Louise Glasson et deux ou trois sœurs, qu'il

qualifie de *remarkably agreeable & charming women*. Il faut dire que les cisterciennes acceptent de lui vendre un beau manuscrit liturgique, un Graduel de 150 folios sur parchemin, écrit vers 1300. Celui-là ne reviendra pas à Fribourg. En 1898, il a été racheté par la Bodleian Library d'Oxford (Ms. Lat. liturg. d. 5).

– *Et chez les cisterciens de Hauterive?*

– Il ne peut rien acheter. Le père abbé Jean-Joseph Girard est aimable, il le complimente sur ses manuscrits, mais il lui fait répondre qu'il tient à conserver ceux du couvent. Toutefois, il consent à prêter un codex à Phillipps pour qu'il l'édite et le publie, car l'Anglais possède son propre atelier d'imprimerie. Mais le travail dure, et il n'est pas encore achevé lorsque le couvent de Hauterive est sécularisé en 1848. Le manuscrit prêté reste donc en suspens. Il ne sera intégré à la collection de Phillipps qu'après la mort de celui-ci, en 1872, puis il sera vendu. Il se trouve aujourd'hui à Berlin (Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz, ms. lat. oct. 222). C'est le *Liber traditionum* de Hauterive, édité et commenté en 1984 par Ernst Tremp beaucoup plus scientifiquement que Phillipps lui-même aurait pu le faire. La même aventure, ou mésaventure, s'est produite au couvent des Augustins, à Fribourg. On avait prêté à Phillipps, également pour publication, un manuscrit médiéval, le récit du voyage en Terre-Sainte effectué en 1336 par Ludolf von Sudheim. De son vivant, Phillipps n'en a publié que quelques pages; au point de vue scientifique, ce travail n'est pas utilisable. Puis les Augustins ont disparu, puis Phillipps est mort, et le manuscrit se trouve aujourd'hui à Londres (University Library College, Ms. germ. 21).

– *Phillipps a tout de même pu faire son petit marché dans les communautés religieuses du canton?*

– Il a en tout cas acheté une soixantaine de livres aux jésuites du collège Saint-Michel. La liste comporte une petite vingtaine d'incunables (imprimés avant 1501) et une douzaine de post-incunables (de 1501 à 1520), mais on ne sait pas si ces livres appartenaient à la bibliothèque du collège ou aux collections privées des Pères jésuites. On ne sait pas non plus s'il s'agissait de doublets. Bref, on ne peut rien conclure, de l'achat Phillipps, sur l'attitude «patrimoniale» des jésuites en matière de livres anciens.

– *Mais que peut-on dire du comportement de Phillipps en tant qu'acheteur?*

– Il était correct, on n'a pas affaire à un prédateur. S'il en avait reçu la demande, il aurait rendu les manuscrits prêtés par Hauterive et les Augustins, je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Il note d'ailleurs, à propos du collège Saint-Michel, qu'il y a vu l'un ou l'autre manuscrit, mais comme visiblement les Pères hésitaient à tout lui montrer, il n'a pas insisté.

– *Cela dit, l'ensemble des achats réalisés à Fribourg par Phillipps est-il assez important pour nous donner des regrets, disons, inconsolables?*

– Oui, sans doute, mais en dressant la liste de ces achats nous pouvons surtout nous féliciter du fait que la fondation de la BCU, en 1848, a sauvé l'essentiel des biblio-

thèques conventionnelles! Dieu sait où serait dispersé, aujourd’hui, ce patrimoine. Les achats effectués à Fribourg ne représentent cependant qu’une part minime de la bibliothèque amassée par Phillipps à la fin de sa vie: 60 000 manuscrits, pour un tiers médiévaux, et 50 000 livres anciens, dont plusieurs milliers d’incunables. Dans le genre, c’est la plus grande collection jamais réunie par un particulier.

– *Mais comment un amateur, certes riche et bon connaisseur, mais dont les moyens et le savoir avaient des limites certaines, comment un tel homme a-t-il pu se rendre maître d’un pareil trésor?*

– D’abord, Phillipps avait un flair remarquable, allié à une persévérance obstinée. Il a aussi profité d’un contexte exceptionnel. Dans l’Ancien Régime, les bibliothèques se trouvaient principalement en mains privées (l’Eglise et la noblesse). Or, après les secousses de la Révolution française, puis les guerres qu’elle avait entraînées, puis les campagnes napoléoniennes, tout était bouleversé. Des milliers de bibliothèques religieuses ou aristocratiques avaient été pillées, démembrées, dispersées. Le marché des livres et des antiquités était inondé, alors que peu d’acheteurs professionnels s’y activaient. Thomas Phillipps a profité au maximum de ces années 1820-1870, qui furent vraiment l’âge d’or des bibliophiles.

Propos recueillis par Jean Steinauer

Notes

¹ Le résultat des recherches menées par R. Jurot sur Th. Phillipps fera prochainement l’objet d’une publication dans une revue spécialisée. Les sources utilisées sont constituées pour l’essentiel par la très riche correspondance et les papiers personnels du bibliophile conservés aujourd’hui à la Bodleian Library à Oxford, voir Mary Clapinson et T. David Rogers, *Summary Catalogue of Post-Medieval Western Manuscripts in the Bodleian Library Oxford*, t. 2, Oxford 1991, p. 955-1088. Plusieurs documents importants se trouvent aussi à la bibliothèque du Grolier Club à New York.

² Une biographie monumentale, les *Phillipps Studies*, a été consacrée au collectionneur par Alan Noel L. Munby: t. 1: *The Catalogues of Manuscripts & Printed Books of Sir Thomas Phillipps. Their Composition and Distribution*, Cambridge 1951; t. 2: *The Family Affairs of Sir Thomas Phillipps*, 1952; t. 3: *The Formation of the Phillipps Library up to the Year 1840*, 1954; t. 4: *The Formation of the Phillipps Library from 1841 to 1872*, 1956; t. 5: *The Dispersal of the Phillipps Library*, 1960. Le séjour en Suisse du baronnet n’y est signalé que très rapidement (t. 2, p. 22-23).

³ *The Travellers’ Guide through Switzerland*, Londres 1818, première édition anglaise; l’édition originale en allemand, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, a paru en 1793 à Zurich.